

*Cher lecteur, je vais me livrer devant tes yeux ébahis à un sidérant numéro de funambule. Un exercice qui consiste à présenter le texte que tu vas t'empresse de lire. Pour ne pas provoquer de choc anaphylactique, voici un texte qui traite le sujet sans appuyer, avec l'innocence de ceux qui ne perçoivent pas les évidences mais les vivent.*

### **Bernard Henninger : Âge sans visage**

— Troyens de Saturne en vue ! crie Won sur Radiobio.

Astronome du vaisseau, Won vit le nez sur ses radars et ses spectromètres, et il a une voix de petite fille qui a mâché de la coca, qui, ce soir, se double d'un trémolo troublant dans nos bioreillettes.

— Les Troyens ? Enfin ! Super. Merci Won. Capitaine De Wrel, quand vous aurez fini de mater la biologiste, occupez-vous des manœuvres de décélération !

L'armatrice a pris la place du second, mais jamais second n'a secoué à ce point un capitaine, au point de se demander quelle est la fonction de De Wrel, à ceci près qu'il est de notoriété publique que le capitaine n'a pas réussi à coucher avec Kyrstin Zandeč, l'armatrice...

— Won, mon chéri, va vérifier l'amarrage des FRESH, et n'oublie pas de laisser au repos ta provision de Qât !

— Jamais, ma bonne dame, ironise sèchement Won.

Bien qu'il soit dépressif au dernier degré, Won est un des rares à lui répondre, mais elle ne s'en formalise guère. Ce soir, visiblement, c'est fête pour tout le monde :

— Les rats de laboratoire, vous m'entendez ? Je vous donne trois heures pour sécuriser les labos, les cabines, et l'infirmerie.

— Je n'ai besoin de personne, répond Sarafina, l'infirmière, mon apprentie va me seconder.

— Tu me la présenteras, susurre Zandeč.

Bien que notre époque soit unique en matière de féminisme, l'armatrice s'est signalée depuis le départ par l'exquise retenue de son langage... À vrai dire, les Troyens de Saturne, je pensais les étudier, mais depuis l'observatoire de Rhéa. L'Institut d'Astronomie m'avait monnayé un strapontin sur le *La Boëtie*, au prix de mon apprentissage dans la serre, mais à l'escalier, Zandeč n'a pas tenu parole...

— Je vous donne deux heures, continue-t-elle, pour sécuriser la serre, et dix minutes pour amarrer vos meubles ! Ceux qui n'ont pas la tête en bas auront mon pied au cul ! Et le soutier, tu m'entends ?

— Oui, madame Zandeč (elle a horreur qu'on l'appelle comme ça).

— Je t'ai déjà dit de me tutoyer, dit l'armatrice, qui apparaît sur les écrans : elle a noué ses tresses brunes striées de blanc, en motifs complexes sur les oreilles, et elle porte des bas noirs à résille, qui mettent en valeur des jambes assez jolies, ma foi. En fait, j'avais déjà vu ces bas noirs sur une autre silhouette, Izanagi, l'astronome de Rhéa, qui aurait dû être mon maître de stage sur Rhéa et avec qui j'avais discuté par caméras interposées la veille de l'amarrage.

— Tu as fini de mater, soutier ? Estime-toi heureux d'apprendre un vrai métier ! Sans serre astrale, pas d'humain, pas d'observatoire ! S'il reste une seule poussière, tu pourras dire adieu à... Izanagi, c'est ça ? Très belle femme, je te l'accorde...

Non seulement Zandeč est bisexuelle, mais elle se fait fort de le clamer à la moindre communication dans le vaisseau :

— Tu m'as bien entendue, puceau ?

Après un an de voyage, Zandeč ne sait toujours pas mon nom. Je ne suis ni soutier, ni jardinier, juste un apprenti astronome... et j'ai perdu mes illusions. Quand le vaisseau s'est mis en orbite autour de Rhéa, Zandeč est descendue dans la serre, accompagnée de Won. Elle portait une belle robe à ramage, elle m'a questionné sur la base, le nombre de personnes, ce que je savais d'Izanagi. J'étais troublé par son parfum. À un moment, elle s'est approchée très près de moi. Gêné, j'ai voulu reculer, et j'ai senti les mains de Won se refermer sur mes poignets. Won m'a menotté, bâillonné, et il m'a attaché au bac du *Buisson Spinal*, en sinuant pour éviter les branches armées de piquants qui nous frôlaient,

—Il est mignon, a murmuré Won.

Si j'aimais les hommes, je trouverais, moi aussi, Won plutôt mignon, avec sa silhouette trop maigre, et son allure hébétée de maniaco-dépressif, mais ce soir-là, j'éruclai de fureur.

—Il aime les femmes, Won, a fait Zandeč, tu veux que je l'embrasse, pour te faire voir ?

J'ai fait non de la tête, paniquée, ce qui l'a fait rire. Ils sont partis à la rencontre des autorités de Rhéa, couple étrange : l'armatrice prédatrice serrant contre elle le dépressif par les épaules. Je ne l'ai revue qu'après le décollage quand elle est venue me libérer, avec les fameux bas noirs à résille passés des jambes d'Izanagi aux siennes :

—J'ai besoin de toi à la serre, petit, a-t-elle lâché. Tu iras sur Rhéa au retour, je n'ai pas les moyens de te remplacer.

Je n'ai rien dit, car, aussi étrange que cela paraisse, je m'étais endormi dans cette position, un sommeil irrépressible sous les branches chargées d'épines du *Buisson Spinal* qui s'étaient abaissées jusqu'à me frôler le visage. Au réveil, j'étais calme, la colère est revenue plus tard...

Le vaisseau est reparti. Le soir, alors que j'étais resté dans la serre, De Wrel était descendu, et il m'avait roué de coups :

—Pour t'apprendre à obéir.

Soudain, Won s'était interposé. Armé d'un fouet neuronal, il avait contraint cette brute de capitaine à reculer : l'arme était capable de déclencher des douleurs neuropathiques terrifiantes. Won m'avait emmené à l'infirmerie :

—Prends-le pour la nuit, avait glissé le petit homme énigmatique à l'infirmière.

Sarafina m'avait soulevé dans ses bras. Aidée de son apprentie, elle m'avait soigné. L'apprentie avait embarqué sur Rhéa, joli visage rond, encadré de deux mèches noires carrées.

—Arrête de la regarder comme ça, tu la gênes.

Elle m'avait fait signe que non, et Sarafina avait fait semblant de ne pas la voir.

—Je peux lui demander son nom ?

—Moi, c'est Sarafina, petit bonhomme, et elle n'est pas pour toi, d'ailleurs, tu vas me prendre ça — avait-elle ajouté en me tendant une série de comprimés — ça te remettra sur pied en une nuit, mais il faut que tu dormes aussi, c'est un ordre.

Je respecte trop Sarafina pour finasser, aussi, j'avais avalé sans discuter les comprimés. Alors que je sommais dans le sommeil, Sarafina m'avait glissé dans l'oreille : « *La démocratie, c'est fini depuis un siècle ! Zandeč possède quatre vaisseaux à fusion inertielle, tu n'es pas de taille. Tu étais astronome, estime toi heureux d'être soutier. Je croyais que ça te plaisait.* »

—Tu dors, le soutier ?

Comme un vent mauvais, la voix de Zandeč disperse les rêveries. J'ouvre le placard où trône l'aspirateur à particules. Sarafina avait dit juste : je n'avais pas prévu que la serre me plairait.

—Dans trois heures, si la Serre n'est pas protégée, je t'envoie De Wrel t'apprendre à faire le ménage. Mowgli ?

—Oui, madame l'armatrice, grondé-je sur radiobio.

Depuis Rhéa, plus je me sens impuissant, moins j'arrive à brider ma colère. Elle ne répond pas, et c'est aussi bien.

Trois heures, c'est court : je compte pour rien les biologistes qui traînent dans les labos. Jamais compter sur eux : s'ils descendaient, ce serait pire, ils trouvent toujours le moyen de renverser un bac.

La serre étant constituée de pots, quand le vaisseau va passer en mode décélération longue, l'accélération va passer de + 0,05 g à - 1 g , l'accélération est toujours lente progressive, la décélération est brutale. À l'arrivée sur Rhéa, je m'étais retrouvé avec une couche de sable de dix centimètres répandue partout, objet de la colère de Zandeč, mais déjà, j'avais été seul à assurer l'étanchéité des bacs d'humus.

La seule solution, la plus ingrate aussi, consiste à recouvrir chaque culture, chaque pot, de jupes en tissu, tenues par des velcros qui rendent le pot hermétique. Pour pouvoir nourrir un équipage, la Serre est immense et elle représente les deux tiers du vaisseau. Monde à part, personne n'y vit, à par moi et le *Buisson Spinal*, évidemment : de plus, elle bénéficie d'une rotation à 0,5 g, qui donne un agréable

sentiment de gravité, le freinage ne s'y traduira que par une position oblique. Ailleurs, les taïkonautes auront les pieds *au plafond* pendant les trente six heures de la première décélération.

Pour les protections, je progresse assez vite : chaque bac est équipé d'une bâche qu'il faut tendre, tester, avant de passer au suivant. Pas besoin d'avoir suivi l'école de Jiùquán pour ça, ni d'avoir fait dix ans d'étude à Bangalore. Au bout d'une heure, je suis trempé de sueur. Je m'occupe en dernier du *Buisson Spinal*, c'est un hybride en symbiose avec un cactus tonneau à la santé délicate, et c'est mon préféré. Annexement, c'est également l'organe central de commande du vaisseau.

Versant de parcimonieuses gouttes d'eau, je fais prendre la terre en glaise, puis je tire les jupes protectrices : il en a trois, et il faut également arrimer le bac avec des sangles sécurisées. Étrange de penser qu'une tâche aussi cruciale échoie au plus infime des taïkonautes, mais sur Terre, les caissières qui ont charge de l'argent sont au bas de l'échelle... Oh ! Rassurez-vous, le *Buisson Spinal* ne me parle pas, mais moi si. Je lui parle en écartant soigneusement ses branches molles hérissées de piquants, et je me contente d'espérer qu'il perçoive les vibrations sur ses aiguilles cactées, avec le sentiment pas très raisonnable « qu'il me laisse faire ». Juste à côté, la *cabine Spinale* est verrouillée, seuls De Wrel et Zandeč en ont le code. Je passe une main distraite sur une des racines du *Buisson*, qui ont percé le pot et se sont accrochées à un meuble. Malgré sa fragilité, le *Buisson Spinal* fait preuve d'une vitalité étonnante quand il s'agit de multiplier les racines crocheuses.

Ce soir, je suis excité... comme tout le monde, je suppose. Nous courons après ces Troyens depuis un an maintenant... Rassemblés au point de Lagrange L4, ils précèdent Saturne de plus de dix Unités Astronomiques, ça fait six mois que nous les avons pris en chasse, remontant l'orbite de Saturne avec le *La Boëtie*... Le conseil mondial en a accordé la concession à Zandeč, à moins qu'il ne lui ait obéi, mais personne à bord n'est capable de dire ce qui l'intéresse dans un groupe d'astéroïdes chaotiques, situé aux confins de l'empire de l'Homme, si ce n'est l'épave d'un vaisseau qui s'y est abîmé il y a trente ans. Passant les sangles de l'aspirateur sur mes épaules, je me relève et je me lance dans la tâche la plus dure : traquer le sable. Si on se souvient que les particules les plus fines peuvent gripper le vaisseau, les sas, les ventilateurs, quand les huit rétro-réacteurs se déclencheront, la moindre négligence peut se révéler mortelle. Difficile de ne pas penser à ce qui nous attend, ici, à un milliard et demi de kilomètres de la Terre, à la recherche des débris d'un vaisseau spatial perdu depuis trente ans... et dont on ne sait pas comment Zandeč a pu en réchapper, beaucoup de rumeurs et nulle vérité.

Quand la décélération sera lancée, il faudra deux jours pour passer de 400 000 km/heure à 34 000 km/heure, leur vitesse orbitale, et encore vingt quatre heures pour se satelliser autour de l'amas d'astéroïdes et sortir nos deux navettes autonomes, les FRESH, FRêles ESquifs Humains. Interrompant mes rêveries, une jolie biologiste, blonde à l'humeur froide, passe sa tête dans le sas :

—Eh, *Mowgli*, qu'est-ce que tu fous ? me demande-t-elle, sa façon toute personnelle de ne jamais dire bonjour.

Je ne sais pas pourquoi les biologistes sont si arrogants, surtout cette jolie blonde qui me prend pour un imbécile.

—Bonsoir Brigitta, répliqué-je froidement, je n'ose pas monter dans vos labos. Avec mes pieds sales, je risque de salir vos jolies paillasses.

Allez savoir pourquoi, elle ne goûte pas mon ironie.

—Quand tu auras fini, *Mowgli*, tu passeras la serpillère, s'il y a un grain de terre qui traîne, je te donnerai du bâton ! fait-elle en imitant Zandeč.

Derrière elle, les autres biologistes rient. Tous les jours, ils rient. Sans humour, sans ironie et sans esprit, ils rient comme ils chient, ensemble. Comme mon statut de puceau les amuse, elle ouvre sa combinaison et me montre ses seins, ils sont superbes, et son voisin les caresse :

—Tu m'excuses, j'ai du travail !

C'est quand il n'y a aucun danger qu'ils sont courageux, je le sais. D'ordinaire, ils se terrent dans leurs labos, avec leurs réacteurs chimiques, leurs distillateurs, me déléguant l'entretien des plantes, tâche considérée comme ingrate. Au fond, ça m'arrange, je me sens intégré à cette serre si vaste, avec ses arbustes, ses graminées qui ondulent sous le ventilateur, et ses massifs d'herbes médicinales. Le lendemain de ma raclée, je suis retourné voir le *Buisson Spinal* : ça m'intriguait, que j'ai pu m'endormir

près du bac. Je n'ai rien trouvé, mais, sous le coffrage, j'ai découvert un vide sanitaire, suffisamment grand pour y installer mes affaires. Tout renseignement pris — Won, étonné de me voir débouler dans l'observatoire, m'a fait un sourire, et m'a laissé consulter les plans du vaisseau sur son cube de données — j'ai fini par les trouver, ce sont des réserves sécurisées, placées sous les bacs. Elles ne servent jamais et jamais personne ne s'en occupe.

— Si vous le répétez, je le saurai.

— Je répète tout à ma maîtresse, tout le monde le dit, s'est-il plaint.

— Si vous vous taisez, je vous ouvre l'accès au buisson de Qât.

Il m'a regardé en souriant, a hoché la tête, et ce fut tout. J'ai transporté mon duvet et mes effets personnels au pied du *Buisson Spinal*, désertant le dortoir où je ne me suis jamais senti en sécurité. Je ne crois pas que quiconque s'en soit aperçu.

À la nuit, je déroule mon duvet contre le bac du *Buisson Spinal* et je m'endors entre le bac et les branches chargées d'épines qui me frôlent sans me toucher. J'aime la présence des plantes dans la serre, j'aime leur silence et, en fermant les yeux, je goûte une ambiance qui me rappelle les jardins de Lumbini, là où est né le Bouddha. Ici, j'ai appris à me repérer dans le noir, je profite de la baie vitrée qui fait face au *Buisson Spinal* pour regarder les étoiles dans le noir. Et aujourd'hui, j'ai beau me dépêcher, je serai en retard, comme d'habitude... Près des escaliers, à l'opposé de la *cabine Spinale*, je finis mon travail par le poulailler. Sans tenir compte de leurs caquètements, je mets en lieu sûr mes poules, dans leur cage, admiratif de leur vitalité : depuis le départ, elles ont témoigné de plus de ressources que les humains face au vide spatial. Enfin, je me tourne vers le *Spinal*, avec ses racines accrochées à toutes les aspérités de la paroi, il est mieux préparé que nous à la décélération : ses branches les plus grosses, épineuses, s'enroulent autour des traverses et contribuent à le stabiliser. Je brumise encore un peu la serre pour que les sols prennent en glaise et je rabats les volets de protection. Il me faut juste un instant pour me pencher sous le bac et vérifier que mon coffre est bien arrimé dans sa cachette, entre deux plots de béton qui stabilisent le *Spinal*.

Sur *Radiobio*, l'armatrice lance des imprécations contre les retardataires : nous tous, si je comprends bien... Zandeč a l'œil pour repérer les maladroits et elle, qui ne semble avoir fréquenté que les palais impériaux, nous montre depuis le départ qu'elle connaît le boulot aussi bien qu'un bosco, ainsi que leur... dialecte :

— Fientes de poule dégénérée, j'ai honte de vous voir travailler, mais qui m'a fait une bande de mollassons pareils ? crie-t-elle. Pas des bios, mais des glaireux, des repus, des traîne-savate, et une blondasse ricanante incapable de ... !

On ne saura jamais de quoi est incapable la jolie et arrogante blonde de l'équipe bio... car elle s'interrompt :

— C'est ça, montre-moi tes seins, cocotte ! Approche.

Quand Zandeč la griffe, la blonde se révolte, puis elle succombe quand l'armatrice lui clôt le bec d'un French Kiss qui se traduit par des Glougloks fort expressifs sur *Radiobio*.

— Va dans ma cabine, cocotte, je te rejoins, gronde-t-elle. Et ce con de *Spinal* ? Il y a quelqu'un qui s'en est occupé ?

— Oui, m'dame Zandeč.

J'ose prendre la parole sur *Radiobio*, ce qui m'est d'ordinaire proscrit.

— C'est le puceau qui ose parler ? Qui t'a autorisé ?

Puceau je suis, puceau je reste et je préfère cette pesante condition, dans ce vaisseau qui est devenu une prison de quolibets et d'humiliations. Je ne réponds pas, d'ailleurs, ma réponse a dû la satisfaire, puisqu'elle passe à autre chose :

— Et les frigos ? Vous avez sécurisé le contenu ?

Le silence qui suit est explicite :

— Vous attendez que le contenu vienne défoncer les portes ? C'est la blonde qui vous a ramolli la matière grise ? Elle vous a mis le corps calleux en érection, bandes de neurones végétatifs ! Je vous donne un quart d'heure ! fulmine-t-elle.

Penauds, les biologistes s'activent. Qu'ils se fassent insulter par cette femme désirable les humilie

plus que tout. Si elle était mâle, ils pourraient, et ils oseraient, rivaliser en grossièreté, vieux jeu de taïkonaute bien gras, qui se sert de la grossièreté pour diluer la colère.

Intraitable, Zandeč entraîne à sa suite deux navigants dans la serre. Stupéfait, je reconnais l'apprentie de Sarafina :

— Tu n'as jamais vu la serre, gamine ? gronde Zandeč. Qu'est-ce qu'elle t'apprend, Sarafina ?

Sans chercher à dissenter sur les pensées de Zandeč, l'apprentie se contraint à se taire, parcourt les allées pas à pas, et vérifie que chaque sécurité est en place. Bien que méprisée, la serre est notre toute première ressource : elle recycle nos déchets, purifie notre eau, réduit le taux de CO<sub>2</sub>, et elle nous fournit de l'oxygène. Parfois même, elle nous nourrit, mais sa première fonction est essentiellement écologique. À l'heure dite, Zandeč envoie un message de libération à De Wrel, qui déclenche la décélération. Surprise par la décélération, l'apprentie s'accroche en toute hâte à une barre de métal, elle est pâle, et, alors que je m'approche d'elle, elle me vomit dessus sans prévenir, tandis que je la retiens par le coude, pour lui éviter de se cogner la tête et d'avaler son vomi, risque mortel.

Pour qui n'a jamais connu ça, les dix premières minutes sont atroces : vos poumons remontent vers le haut, votre estomac fait des tours, la plupart des navigants ont des violentes nausées. J'attire ma voisine au sol, et, tout en m'accrochant par les pieds à un bac, je l'immobilise par les coudes, puis je la serre contre moi, tandis qu'elle hoquète, nous nous retrouvons à genoux dans la serre, sous l'œil ironique de l'armatrice qui semble parfaitement à l'aise et nous quitte en nous lançant :

— Au bout d'une vingtaine de voyages, on ne sent plus rien.

Le second biologiste maigrée, et remonte dans le laboratoire, à l'étage au-dessus, tandis que je reste, avec la timide apprentie, qui bave encore, et qui se met à grelotter. Passant son bras sur mes épaules, je l'emmène dans mon angle. Tandis que je lui nettoie le visage avec un gant mouillé, puis que je l'essuie avec une serviette, je la regarde, elle est belle comme un soleil... Elle tousse, puis elle aspire l'air péniblement, comme si ses poumons, peinaient à travailler sous l'effet de la décélération :

— Merci, vous vous appelez comment ?

— *Mowgli*, dis-je, incapable de retenir une bêtise.

Elle secoue la tête.

— Pas votre surnom.

— Chez moi, le vrai nom est un secret.

— L'autre, alors...

— Chakor.

Elle vit cachée dans les profondeurs de l'infirmerie, et si Zandeč ne l'avait pas débusquée, je ne l'aurais jamais revue. Son visage est rond, souriant, et encadré par une coupe au carré, avec des mèches brunes qui s'envolent dès qu'elle tourne la tête. Deux hautes pommettes soulignent des yeux brillants. Quelle est cette jeune femme qui a vécu cinq ans sur Rhéa ?

— Chakor ? C'est beau, dit-elle.

— C'est le nom d'un oiseau amoureux de la Lune... C'est tiré d'une légende de ma région, on dit que le Bouddha sous son arbre, parlait parfois avec ce Chakor qui lui confia son secret...

Petite récompense, j'ai droit à un sourire :

— Je ne vous ai pas souvent vue chez les bios, dis-je...

— Je suis à l'infirmerie, dit-elle, avec docteur Sarafina.

— Vous n'en sortez jamais ?

Je l'aide à se relever, puis à marcher dans la serre, tout doucement, à pas lents, tandis qu'elle grimace pour faire fonctionner des muscles qu'elle semble avoir négligés.

— Il faut faire trois heures d'exercice tous les jours, vous le savez ? À côté de la cambuse, la grande salle de gym est tout le temps ouverte.

— Oui, je le sais, mais on a eu du travail à l'infirmerie...

— Il y a des malades, ici, c'est vrai ? demandé-je, très étonné, ou c'est Sarafina qui vous surcharge de travail pour vous éviter de penser à autre chose ?

Elle rougit, puis elle me fait signe que non :

— Oubliez ça !

Sans prévenir, elle se libère de mon soutien, part en sens inverse, titubante et elle file vers le département médical. Moi aussi, je me suis enfermé dans la serre, et j'ignore tout des autres taïkonautes...

— Et je pourrai vous revoir ? Et votre nom, c'est quoi ?

Elle en est déjà à batailler avec l'échelle pour « monter », et qu'il lui faut descendre, en faisant attention à ne pas « tomber » vers le plafond... Elle disparaît dans le sas menant à la biologie et j'entends, d'une voix distante, sa petite voix ferme lancer :

— Kuan-Yin !

— Mais c'est un prénom bouddhiste.

— Je suis bouddhiste.

Vers dix-huit heures, le capitaine De Wrel envoie un message sur « Canal Scribe » : l'écriture donne du lustre aux ordres, et de la profondeur à la parole, raison pour laquelle le capitaine s'astreint à cet exercice de rigueur :

« *Toulmond ai convoqué à l'Cambuse se soir pour fêter l'arivée. Cap de Wrel.* », message relayé par un « répondre à tout le monde : « *Tout le monde est convoqué à la cambuse ce soir pour fêter l'arrivée en vue des astéroïdes Troyens de Saturne, but de notre expédition de recherche de l'épave du Dauphin Blanc. Signé : (correcteur du) Capitaine de Wrel.* »

Je me tourne vers le bac du *Spinal*, le cactus tonneau a pris une belle teinte vert clair, et ses épines fleurissent en bouquets acérés. Versant un peu d'eau dans la terre desséchée, je murmure :

— Pourquoi l'énerver ?

Ne reste plus qu'à refermer la Console Spinale. L'immense écran qui occupe toute la paroi, clignote, comme lors d'un échange, personne n'a pu activer la console. Comment se fait-il alors qu'il y ait un message en grosses lettres latines :

— PRENDS GARDE À TOI, PETIT MOUSSE, DE WREL TE GUETTE !

LA SUITE DANS LE RECUEIL